

La Laurentie

La parole à nos aînés

8\$
No 35
Hiver 2024



La Société d'histoire et de généalogie
des Hautes-Laurentides

Encourageons nos publicitaires!

VICKY LAROCQUE
TP 18289

BÂTIMENT ET PAYSAGE
art.chitecture.vlarocque@gmail.com
819-660-1638
435-3 de la Madone, Mont-Laurier, QC
J9L 1S1

Art' chitecture
Technologie professionnelle

Serge Beauchamp
Directeur général

630 boul. Desruisseaux
Mont-Laurier (Qc) J9L 0H6

CENTRE du CAMION
MONT-LAURIER 2009 Inc.

Tél. : 819 623-3433
Cell. : 819 441-9691
Télec. : 819 623-3433
serge@ccml.qc.ca
www.ccml.qc.ca

Restaurant 4 saisons

199 rue Principale, Lac-du-Cerf
(819) 597 4295

Heures d'ouverture
Mercredi à dimanche : 7h00 à 19h00
Lundi et mardi : fermé

Ben BAGEL

819-623-1023
benbagel@hotmail.com
516 rue du Pont, Mont-Laurier, J9L 2S1

f i

La Chaumière - DEPUIS 1967 -

- Frites Maison - Smoked Meat -
- Poutines - Burgers - Hot Dogs -
- Club Sandwichs - Fish 'N' Chips -
- Menu Santé - Menu Végé - Autres -

623-3432

353, boul. A. Paquette
Mont-Laurier, Québec
J9L 1K5

Bar laitier en saison estivale!

QUEUES DE CASTOR
PÂTISSERIES

Hamster

Jaclo inc.

500, rue de la Madone, Mont-Laurier, Qc, J9L

Tél. : 819 623-5440 infoburoplusjaclo.com

Gabriel Chalifoux
Évaluateur immobilier
DAR - Designated Appraiser Residential

(514) 880-0890
info@gcevaluation.com
www.gcevaluation.com

Rencontre sur rendez-vous seulement.
Abitibi-Témiscamingue | Hautes-Laurentides | Outaouais

CNAREA

Bruno Lavoie
Propriétaire
T: 819.623.7414
F: 819.623.7452
bruno@glcaudiovideo.ca

stereo+
stereoplus.com

STEREO+ MONT-LAURIER
Franchise opérée par GLC Audio Vidéo
249 rue de la Madone
Mont-Laurier (Qc)
J9L 1R3

La Laurentie est publiée par La Société d'histoire et de généalogie des Hautes-Laurentides.

Coordonnées :

300, Boul. Albiny-Paquette, C.P. 153, Mont-Laurier (Qc) J9L 1J9

Téléphone : 819-623-1900

Courriel : info@shghl.ca

Site internet : www.shghl.ca



La Société d'histoire et de généalogie des Hautes-Laurentides

Heures d'ouverture :

Du **mardi au vendredi** de 9h à 12h et de 13h à 16h

Équipe de publication :

Danielle Ouimet, Françoise-Romaine Ouellette, Michelle Meilleur, Suzanne Guénette et Yohan Desmarais

Collaborateur-trices :

André Brunet, Aurèle Ouellette, Bernard Caron, Brigitte Ouellette, Christine Bellefleur, Danielle Ouimet, Françoise-Romaine Ouellette, Harold Ouellette, Jocelyne Bélec, Marc Valois, Mariette Bondu, Michelle Meilleur, Pierre Généreux et Yohan Desmarais

Correction : Françoise-Romaine Ouellette, Shirley Duffy et Suzanne Guénette

Impression : Imprimerie L'Artographe

Nos responsables :

Directeur / Historien : Yohan Desmarais

Archiviste : Vacant

Archiviste temps partiel : Marc Valois

Cotisation annuelle :

Cotisation annuelle avec La Laurentie papier : 40\$

Cotisation annuelle avec La Laurentie numérique : 35\$

Cotisation de couple (comprend La Laurentie papier) : 50\$

SOMMAIRE

Mot de la présidente	P. 4
Introduction	P. 5
Entrevue avec Bernard Caron	P. 6
Entrevue avec André Brunet	P. 8
Entrevue avec Mariette Bondu : Une femme d'exception	P.10
Le bric-à-brac	P. 15
Entrevue avec Aurèle Ouellette : Portrait d'un parcours	P. 16
Entrevue avec Harold Ouellette : De père en fils	P. 19
Entrevue avec Jocelyne Bélec : Un grand-père et sa petite-fille	P. 22
Entrevue avec Pierre Généreux : Une jeunesse à Nominingue	P. 25
Lignée matrilineaire de Denise Florant	P. 27
Chronique de l'historien	P. 28
Chronique de l'archiviste	P. 29
Des nouvelles de votre Société d'histoire et de généalogie	P. 30

Page couverture : École de rang de la région de Ferme-Neuve.

Source : Collection de la SHGHL

Distribution

Le dernier numéro de La Laurentie est distribué dans les points de vente suivants : Mont-Laurier : Bureau d'accueil touristique (300, boul. Albiny-Paquette) - Librairie Jaclo (500, rue de la Madone) - Papeterie des Hautes-Rivières (532, rue de la Madone) - Tabagie Calumet (Plaza Paquette). Rivière-Rouge : Tabagie Raymond (436, rue L'Annonciation).

Mot de la présidente

Bonjour chers membres,

Aujourd'hui je suis fière de vous annoncer que notre demande de subvention pour la relocalisation de la Société d'histoire et de généalogie des Hautes-Laurentides est à l'étude par le ministère de la Culture et des communications. Quand nous aurons des nouvelles, nous vous en ferons part sur nos différentes plates-formes.

Nous continuons de travailler fort pour conserver toutes les archives qui nous sont confiées. Merci à Yohan et Marc pour leur travail et un gros merci à tous nos bénévoles qui continuent de travailler avec nous sur différents dossiers.

En 2025, nous fêterons notre 50^e anniversaire. Nous organiserons différentes activités, donc soyez attentif à nos publications. Quand nous aurons finalisé le déroulement des activités, nous le publiciserons.

Bonne lecture !

Conseil d'administration 2024-2025

Société d'histoire et de généalogie des Hautes-Laurentides



Danielle Ouimet, présidente

Benoit N. Legault, vice-président



Michelle Meilleur, trésorière

Françoise-Romaine Ouellette, secrétaire



Jean-Pierre Miljours, administrateur

Yvon Allen, administrateur



Suzanne Guénette, administratrice

Shirley Duffy, administratrice



Caroline Huot, administratrice

Introduction

par Yohan Desmarais



C'est avec plaisir que nous vous présentons cette nouvelle édition de La Laurentie réalisée à partir d'entrevues enregistrées avec des aîné.es de notre belle région des Hautes-Laurentides.

Pourquoi avoir choisi cette thématique pour cette édition? Pour plusieurs raisons. D'une part, cela nous permettait de vous présenter un côté inexploré de l'histoire régionale qu'on ne retrouve pas dans les diverses sources écrites. D'autre part, cela nous permettait d'enregistrer la mémoire de nos aîné.es, de la porter sur un support (fichiers audio, vidéo et écrit) et d'assurer sa conservation au profit des générations futures.

C'était également l'occasion pour nous de sensibiliser nos membres et les lecteurs de la revue à l'importance de la collecte de témoignages oraux. Nos aîné.es détiennent, dans leur mémoire, une part importante de notre histoire collective et, si nous ne leur demandons pas, cette mémoire est appelée à disparaître. Profitons de leur présence pour les questionner sur une époque que nous n'aurons jamais l'occasion de vivre nous-mêmes.

Aux plus jeunes, nous vous encourageons donc à aller discuter avec vos parents et grands-parents, à recueillir leurs propos pour pérenniser leur mémoire. Vous leur ferez certainement plaisir par ce geste en plus d'en apprendre plus sur vous et sur la famille dont vous êtes issus. Parions même que vous dé-

couvrirez certains faits étonnants dont vous n'auriez jamais soupçonné l'existence!

Et aux plus vieux, à ceux qui ont vécu et bâti l'histoire, nous vous invitons à coucher sur papier votre récit de vie. Beaucoup pensent avoir mené une vie ordinaire qui ne mérite pas de passer sous la plume. Détrompez-vous! L'expérience de chacun est importante, car, rappelez-vous, c'est avec les petites histoires qu'on fait la grande histoire!

Et, bien sûr, si vous vous lancez dans cette démarche, n'oubliez pas de verser les informations récoltées à la Société d'histoire et de généalogie des Hautes-Laurentides! Nous en assurerons la conservation sur le long terme et son accessibilité pour les chercheurs et chercheuses en histoire régionale. Il serait dommage que toute cette mémoire soit recueillie pour finalement dormir dans un fond de tiroir!

Dans cette revue, nous vous proposons une série d'articles réalisés à partir de ces entrevues. La façon de présenter l'information varie, de même que les sujets abordés, mais les aîné.es interviewé.es ont tous vécu leur vie adulte active dans la période d'après-guerre. Ainsi, si les sujets varient, nous espérons au moins que vous pourrez dégager de cette revue l'ébauche du portrait d'une génération.

Entrevue avec Bernard Caron

par Danielle Ouimet

Ce texte est une version bonifiée du texte paru dans le no. 129 de Tenir et Servir, le bulletin de l'Association des familles Caron d'Amérique.



Les parents de Bernard Caron, Mandoza Armand et Alice Deschambault, se sont mariés à Val-Barrette le 15 septembre 1925. Mandoza Armand était né à Notre-Dame-du-Laus alors qu'Alice naquit à Ste-Adèle.

Bernard, qui est l'ainé de la famille, naît le 26 septembre 1926 à Mont-Laurier alors que la famille y demeure mais celle-ci quitte la municipalité l'année suivante. Ils déménagent alors à Val-Barrette où ils demeureront jusqu'en 1944 pour venir ensuite, en avril de cette année-là, s'établir à Lac-du-Cerf.

Bernard travaille quelques années dans le bois, puis son père achète la ferme de Ludger Charbonneau. À laquelle il ajoute, après quelques années, un planeur et un petit moulin à scie. Armand n'était pas très heureux comme cultivateur, il aimait travailler le bois. Il travaillera avec son père jusqu'à son mariage avec Henriette Ouimet le 19 octobre 1949. De leur union naîtront 11 enfants.

Si on demande à Bernard s'il a trouvé difficile de demander la main d'Henriette au père de celle-ci, il nous répond : « C'était gênant mais fallait que ça se fasse ». Il allait visiter sa dulcinée en vélo ou en tracteur. Il se rappelle que les soirées de famille étaient très gaies car tout le monde chantait et la musique, c'était Georges Racine, violoneux, qui l'assurait. « Quand il prenait son violon, tout le monde sautait dans la place », se souvient-il.

En 1948, Bernard achète le lot d'Adélard Barbe près de la terre de son père et y bâtit sa maison. Il va au chantier avec son épouse qui est cuisinière tandis que lui est bûcheron. Au mois de janvier suivant, ils rentrent enfin dans leur maison. Ils feront leur voyage de noces deux ans après leur mariage, à Montréal. Henriette trouve la vie sur la ferme difficile les premières années. Lorsqu'ils vont faire le train à l'étable, il faut emmener les enfants et les mettre dans une balançoire. La première année, ils ne récoltent que trois voyages de foin pour nourrir 5 vaches, car « ça ne poussait pas beaucoup ». C'était très difficile pour arriver à survivre, et Bernard doit faire la tournée des fermes de cultivateurs de blé d'inde pour arrondir les fins de mois.

Il devient secrétaire municipal et scolaire pendant une dizaine d'années, soit jusqu'en 1966.

Lorsque l'agronome de l'École d'agriculture de Mont-Laurier insiste beaucoup pour le recruter comme gérant, Bernard fait des demandes qu'il croit impossibles de faire accepter. Mais, à sa grande surprise, l'agronome accepte ses conditions. Avec 10 enfants à nourrir, les revenus de la ferme ne sont pas assez élevés pour subvenir adéquatement à leurs besoins. C'est pour cette raison que la famille s'installe à l'École d'agriculture pendant trois ans. Ils y amènent les vaches à lait, mais laissent les taures à Lac-du-Cerf. C'est son beau-frère, Gilles Valiquette, qui s'installera à la ferme pour s'occuper des bêtes. Bernard se dit heu-

reux de son passage à l'École car il a beaucoup appris sur la culture du sol.

Après ses trois années à l'École, la famille revient à Lac-du-Cerf et Bernard achète un autre troupeau de vaches laitières, des Ayrchires puis se porte acquéreur de la terre de son père, le 30 juin 1969. Bernard aime faire l'élevage et s'occuper de sa ferme laitière. Il fait le contrôle laitier fédéral de 1957 à 1986 jusqu'à ce qu'il laisse la ferme à son fils Denis.

Pendant ce temps, il se joint au Syndicat des producteurs de bois et devient président régional, ce qui l'amène à la fédération et à l'association.

Comme président du syndicat, il occupe un siège à la fédération de l'UPA (Union des Producteurs Agricoles) et en devient vice-président. Il organise des marches avec les responsables de l'UPA à Québec et à Ottawa pour faire augmenter le prix du lait qui se vendait à l'époque 2,50\$ du cent livres. Il marche aussi pour le remboursement de la taxe municipale et scolaire, soit 10%. Si l'UPA n'avait pas œuvré pour les cultivateurs, il n'en resterait plus aucun dans la MRC d'Antoine-Labelle, croit-il. Il travaille pour l'UPA pendant environ 26 ans.

Selon lui, le cultivateur doit être intelligent car il doit devenir avocat, administrateur, vétérinaire, comptable et parfois notaire. C'est un métier exigeant.

Quand les enfants sont en âge de s'occuper de la terre, Bernard et Henriette peuvent enfin

prendre un peu de bon temps. Ils se construisent un camp à Clova avec un couple d'amis, Michel et André Lévesque où ils y pratiquent des activités telles que la pêche, la chasse à l'orignal et la trappe. Bernard vend ce camp à son fils Sylvain en 2000.

Bernard et Henriette furent également membres du club Columbus dans le chemin Chapleau pendant quelques années. C'est dans l'édifice de ce club que le couple reçoit enfants, petits-enfants et arrière-petits-enfants pendant quelques Noëls. Tout le monde soupait, couchait et déjeunait avant de retourner chacun dans sa famille.



Bernard Caron et Henriette Ouimet.
Source : Danielle Ouimet

Bernard et Henriette n'ont aucun regret d'avoir vendu leur ferme en 1986. C'est leur deuxième fils, Denis, qui l'a achetée à un prix raisonnable pour qu'il puisse arriver. Bernard et Henriette déménagent alors dans une maison en face de la ferme.

Pour se détendre, le couple se joint aux différentes associations dans la municipalité, comme l'Âge d'Or et Détente-Santé des trois villages. Ils y jouent aux poches et à la pétanque, tout en continuant d'aller à la pêche de temps en temps.

Henriette est décédée en janvier 2024. Bernard a maintenant 98 ans et demeure toujours dans sa maison à Lac-du-Cerf. Il continue ses activités et est entouré de ses enfants qui le visitent souvent.

La ferme a été revendue depuis et abrite maintenant un troupeau de bœufs. Il n'y a plus de vaches laitières.

Entrevue avec André Brunet

par Danielle Ouimet



André Brunet est né à Val-Barrette le 22 juin 1938, il est le fils aîné de Jeffrey et Alice Meilleur.

Son grand-père, Thomas Brunet, est né à St-Colomban et s'est marié à Maggie McNamara à Masson en 1892. En 1894, il monte seul en canot en provenance de Thurso sur la Lièvre, puis sur la Kiamika, pour explorer un endroit propice où il pourrait s'établir. Il vient rejoindre ainsi son beau-frère Isidore Carrière qui est établi depuis quelques années à environ 3 milles au nord de Kiamika. Thomas revient avec sa famille au printemps 1895. En avril 1943, il vendra sa terre à son garçon Jeffrey, le dernier-né de la famille, qui la revendra à son fils Sylvain plusieurs années plus tard, soit en 1980.

André a fait sa neuvième année à l'école de Val-Barrette. Mais comme il était le plus vieux de la famille, il a dû aller chez une de ses tantes, Adrienne qui demeurait à Timmins, en Ontario, pour apprendre à travailler sur la terre. Avant que commencent les démarches pour aller à Timmins, son père qui s'en allait aux noix, est monté dans un arbre, une branche a cassé et il est tombé en se brisant des vertèbres du cou. Il a dû porter une minerve et son fils André est resté à la maison pour aider. Celui-ci a habité sur la ferme familiale jusqu'à son mariage avec Noëlla Carrière le 20 mai 1961.

André a été bûcheron pour la CIP dans le parc

de La Vérendrye et l'été il travaillait au moulin à scie. Après avoir épousé Noëlla, il a travaillé à la Coopérative agricole de la vallée de la Lièvre à Mont-Laurier pendant 20 ans. La Coopérative a développé un volet matériaux de construction pour lequel André était le principal responsable.

Après la fermeture de la Coopérative, André a travaillé quelque temps pour la Compagnie Félix Paquette. Il faisait la surveillance et voyait à ce que la machinerie reste en bon état. Ensuite, il a travaillé pour son oncle Raymond Meilleur pendant environ huit mois.

Quand Samuel Whear a ouvert sa quincaillerie, il a contacté André pour que celui-ci travaille pour lui dans le même domaine qu'il faisait à la Coopérative, soit dans les matériaux de construction. André a travaillé pour M. Whear pendant 14 ans.

Pour le 75^e anniversaire de la municipalité de Val-Barrette, un comité a été créé pour souligner cet important anniversaire, André en fut le président.

En 1990, lorsque Raymond Meilleur, maire de Val-Barrette, se retire de la vie politique, André se présente à la mairie et est élu sans opposition. Il avait alors 52 ans.

En octobre 2002, lorsque naît une nouvelle municipalité née de la fusion de Val-Barrette, Lac-des-Écorces et Beaux-Rivages, André se

présente à la mairie de cette toute nouvelle municipalité. Il gagne contre Pierre Flamand par une faible majorité de 13 voix. Il en sera maire jusqu'en 2005.

Il siège également au conseil des maires et devient président de la Régie intermunicipale des déchets de la Lièvre pour les municipalités de la Lièvre alors que pour les municipalités situées dans la vallée de la Rouge, c'est Jocelyn Sigouin, maire de L'Annonciation, qui en est le président. Ensemble ils créeront une régie intermunicipale pour bâtir une usine de tri qui sera située à Marchand. Cette usine a fermé ses portes quelques années plus tard.

Avec son conseil municipal, André a finalisé l'installation des égouts. Ensuite, le conseil a décidé de rapatrier l'aqueduc dans la municipalité de Val-Barrette parce que les citoyens avaient de l'eau qui provenait d'un lac dans la municipalité de Kiamika. Ce qui a été fait avec de l'aide gouvernementale.

Ce qui rend l'ancien maire très fier est d'avoir pu maintenir un taux de taxe bas ainsi que d'avoir permis au service des loisirs de bénéficier de l'aide de la municipalité parce qu'il jugeait important d'encourager les citoyens à participer aux activités.

En juin 2001, André Brunet devient préfet de la MRC d'Antoine-Labelle. Il mentionne y avoir fait de belles rencontres et avoir beaucoup apprécié travailler avec les maires des municipalités environnantes. Mais il considère que c'est à ce moment-là que le travail a commencé. Avec le recul, André Brunet se dit très fier de ce qu'il a accompli car devenir maire de la plus petite municipalité, sans détenir beaucoup d'instruction, puis être élu préfet par ses pairs, ce fut un très beau moment dans sa carrière.

André aurait aimé intégrer au conseil des



Noëlla Carrière et André Brunet.
Source : Danielle Ouimet

maires le plus de femmes possibles. Il a travaillé avec quelques-unes d'entre elles à la fin de son mandat. Il considère que les femmes apportaient une autre dimension, tout ce qui regardait la famille, les femmes « l'avaient l'affaire ». Elles étaient calmes, posées, les réunions étaient plus sereines.

André avait la MRC tatouée sur le cœur : « C'était ma gang, dit-il, tous ces maires qui avaient à cœur le développement de leur communauté. ».

Il mentionne que c'est grâce à son épouse Noëlla s'il a pu se consacrer à toutes ses responsabilités politiques. Elle était là pour tenir le fort et le soutenir jour après jour. Ils ont eu 4 enfants, 9 petits-enfants dont une seule fille et 2 arrière-petites-filles.

André pratique la chasse au chevreuil, à l'original et au petit gibier, il aime aussi la pêche, surtout au doré.

Après son retrait de la vie politique, André s'est beaucoup impliqué dans la fabrique de Val-Barrette jusqu'à la fermeture de l'église en décembre 2023.

Entrevue avec Mariette Bondu : Une femme d'exception

par Michelle Meilleur



Il est difficile de résumer la vie de cette femme énergique en quelques pages. Je me suis donc concentrée sur des moments précis de sa vie : son enfance, sa vie amoureuse et son mariage avec Clément St-Jean, l'homme de sa vie, la naissance d'un enfant différent ainsi que ses implications bénévoles et son travail.

Je remercie Mariette pour sa grande générosité et pour son ouverture à nous partager des moments intimes de sa vie. Plusieurs se reconnaîtront à travers ce récit. On a tendance à mettre de l'avant des hommes ou des femmes qui ont marqué l'histoire politique du Québec. Mais le Québec s'est construit avec l'aide de ses héros et surtout héroïnes du quotidien.

Son enfance

Mariette est née en 1938, elle est la deuxième enfant du couple. Ses parents, Yvette Grenier et Patrice Bondu, habitent une petite ferme près du village de Lac-du-Cerf. Son père travaille dans le bois et la famille vit modestement.

Ses parents connaissent déjà le deuil d'un premier enfant, décédé l'année précédente. La mère de Mariette est très croyante et lorsque celle-ci devient malade, elle promet dans ses prières que si elle survit, l'enfant portera des vêtements bleu et blanc en l'honneur de la Vierge Marie jusqu'à l'âge de 5 ans. Mariette dit avoir toujours eu une très bonne santé et que malgré le fait qu'elle n'ait porté que des



Première maison habitée par M. Patrice Bondu.
Source : Projet Perspective Jeunesse. Racontez-nous grand-mère.

vêtements bleu et blanc durant toute son enfance, elle aime encore ces couleurs.

Dès l'âge de 6 ans, elle fréquente l'école du village. Pour s'y rendre, elle marche deux kilomètres matin et soir. Elle apporte son lunch et dîne à l'école avec ses camarades de classe. Deux ans plus tard la famille déménage dans le village du Lac-du-Cerf, c'est une bonne nouvelle.

Mariette aime fréquenter l'école, elle est disciplinée et a de très bons résultats scolaires. À l'école, en plus d'apprendre les matières scolaires telles que le français, les mathématiques, la géographie, la catéchèse, l'histoire sainte, la bienséance et l'hygiène, elle apprend aussi les tâches de la vie quotidienne. Le dentiste vient à l'école une fois par année, examine les enfants et arrache les dents au be-

soin. Mariette se souvient que parfois on entendait crier les enfants le temps de l'extraction.

Les élèves participent aux activités de la vie des religieuses : ils font le jardin avec elles, récoltent les légumes et les mettent en conserve pour l'hiver, tuent et plument les poulets, les font cuire et les mettent aussi en conserve pour l'hiver. Les élèves rentrent le bois de chauffage car il n'y a pas d'électricité à l'école. À cette époque, il n'y a pas de concierge non plus, donc, deux fois par année, c'est le ménage de l'école, laver les pupitres et astiquer les vitres, laver les planchers et les cirer avec de la cire en pâte. Afin de rendre le plancher lustré, les élèves chaussent des bas de laine et glissent sur celui-ci, ce qui lui donne un beau lustre.

La religion prend une place très importante à l'école. Le matin, le midi et à la fin de la classe, il y a la prière et le premier vendredi du mois, il y a la confession et la messe à l'église. Sa famille est très pratiquante, il y a la prière en famille tous les soirs et tous assistent à la messe le dimanche, aux cérémonies du mois de Marie ainsi qu'à toutes les célébrations religieuses.

Mariette se souvient du décès de son jeune frère Daniel, c'était un gros bébé, il pesait neuf livres à la naissance. L'accouchement avait été très difficile et son estomac s'était perforé. Il est mort environ un mois plus tard dans les bras de son père, il n'avait plus que la peau et les os. C'est le premier deuil auquel elle est confrontée, elle a seulement 9 ans. Le corps est exposé à la maison, veillé jour et nuit, la famille et les amis viennent épauler les parents éplorés.

Mariette veut poursuivre ses études car elle



Mariage de Mariette Bondu et Clément St-Jean,
6 octobre 1956.

Source : Mariette Bondu

aime les matières scolaires et apprend aisément. La veille du début de sa 8^e année, ses livres sont prêts. Sa mère lui annonce qu'elle ne fréquentera plus l'école car elle doit l'aider à la maison. Sa mère a une santé fragile et Mariette étant l'aînée de la famille, cela lui revient comme rôle. Elle aurait bien aimé poursuivre ses études pour enseigner mais elle ne s'est pas rebellée et a accepté la décision de ses parents.

Ils sont onze personnes à la maison, elle aide sa mère dans les tâches ménagères. Malgré tout, elle est autodidacte et poursuit différents apprentissages. À l'adolescence, elle fait le secrétariat ainsi que la comptabilité pour l'entreprise de son père : « Je remets mon salaire à mes parents qui eux m'habillent et me font vivre ». Ceci aide la famille.

Sa vie amoureuse

Elle rencontre pour la première fois Clément l'homme qui allait devenir son mari lors d'une partie de balle à Kiamika. Par la suite, ils ont été deux ans sans se revoir. Lors d'une fête à l'école St-Eugène à Mont-Laurier, elle le revoit et ils commencent à se fréquenter. Ses parents sont très sévères et lorsque Clément lui écrit des lettres, Mariette les fait lire par sa mère. Elle était soumise mais dit que ça ne la brimait pas, c'était comme ça à l'époque pour les jeunes filles.

Ils se sont fréquentés pendant environ un an et demi. Le dimanche soir Clément vient veiller au salon chez les parents de Mariette. À cette époque, les tourtereaux ne peuvent être laissés seuls sans surveillance, il est important de protéger la réputation de la jeune fille. Si les amoureux vont à une sortie, ils doivent être accompagnés d'un « chaperon ». En octobre 1955, Clément lui annonce qu'il achète

la maison de M. Léopold Supper à Kiamika ainsi que le commerce adjacent, soit un entrepôt de Coopérative, de vente de cercueils, de poules pondeuses, en plus d'être le gérant de la Caisse populaire de Kiamika. Alors, il lui parle de mariage pour l'année suivante, car il est seul dans cette entreprise et se sent prêt pour le mariage. Au printemps 1956, les fiancés voulant être certains qu'ils étaient faits l'un pour l'autre décident d'un commun accord de ne pas se revoir pour un certain temps. Mariette gage avec sa mère 1 \$ que Clément reviendra vers elle rapidement et elle gagne son pari. Un mois plus tard, Clément la rappelle et dit qu'il veut la revoir. Ils étaient vraiment faits l'un pour l'autre. En préparatif pour le mariage, ils vont à Montréal pour acheter leurs alliances, bien entendu ils sont accompagnés de la mère de Clément. La veille du mariage, Clément et Mariette vont ensemble à la confesse comme le veut la coutume; au retour sa mère est très surprise qu'un « chaperon » ne les ait pas accompagnés.

La famille de Mariette fait tous les préparatifs pour le mariage, sa mère qui est très habile, confectionne la robe de mariée ainsi que le voile. Son père loue une boutique à bois à Lac-du-Cerf pour la fête, sa mère ainsi que d'autres femmes du village préparent le repas. La famille et toute la paroisse sont invitées. Aucune boisson n'est servie afin de respecter le fait que Clément est « Lacordaire ». Le mouvement Lacordaire a comme objectif de promouvoir la sobriété et d'inciter ses membres à s'abstenir de consommer de l'alcool. Mais il y a de la musique et de la danse et les invités ont beaucoup de plaisir. Petite anecdote, à l'époque les cadeaux offerts pour le mariage sont des biens utiles pour la vie quotidienne. Mariette et Clément reçoivent huit cadrans, sept cadrans de trop qui ont été par la suite redonnés en cadeau de mariage à d'autres couples.

Pour leur voyage de noces, ils vont à l'hôtel de Val-des-Bois, propriété de leur oncle. Le



Mariette et son travail de Maître de Poste de Kiamika.
Source : Mariette Bondu

voyage est bref car le mardi matin le travail recommence. Donc, le lundi soir retour à Kiamika dans sa nouvelle maison et dans sa vie de jeune mariée.

Le couple aura 8 enfants et vivront ensemble 56 ans, soit jusqu'au décès de son conjoint.

Un enfant différent

À la naissance de leur troisième enfant, quelques heures après l'accouchement, celui-ci devient cyanosé et est mis sous la tente à oxygène. La situation revient vite à la normale et le bébé reçoit son congé de l'hôpital. Vers l'âge de 2 à 3 mois, il ne semble pas entendre : « quand j'arrive près de lui, il ne bouge pas. » Vers 4 ou 5 mois, Mariette s'aperçoit qu'il fait bouger ses bras comme un oiseau et qu'il se cogne la tête dans sa couchette. Il apprend à marcher vers l'âge de 20 mois. Son développement n'est pas comme les autres enfants. « Mon mari et moi consultations médecin, chiropraticien, guérisseur, et priions et demandions aux Sœurs Bénédictines de prier elles aussi pour notre fils ». Ils espèrent toujours qu'un miracle se produise.

Son fils a maintenant 5 ans, il a un grand retard de développement et il n'est pas propre. Lorsqu'elle devient enceinte de son huitième enfant, avec son mari, ils consultent le prêtre de la paroisse afin de savoir quoi faire. Une dame de l'Unité sanitaire vient à la maison et leur dit

qu'ils devraient garder leur enfant à la maison, qu'ils ne devraient pas le placer : « Vous allez vous ennuyer et vous allez pleurer », leur dit-elle. « À ce moment-là, je savais très bien que j'allais m'ennuyer et que j'allais pleurer, je n'avais pas besoin qu'on me le dise. Après consultation avec notre médecin, nous avons décidé de placer notre enfant dans une résidence pour enfants handicapés. Je me rappelle très bien du lundi où nous sommes partis pour St-Jérôme, ce fut une grosse épreuve, un souvenir que l'on n'oublie pas. Dans ce temps-là on était seul avec notre peine car pour les gens c'était normal de placer en institution un enfant différent. Nous avons pensé à lui et non à nous. Il n'y avait pas de services pour les enfants différents dans la région à cette époque. Il est allé à l'école, a appris à lire. Il venait à la maison pour la période des Fêtes, Pâques et durant les vacances d'été. Nous allions à toutes ses activités, nous ne l'avons jamais abandonné.

Nous n'avons pas regretté notre décision. ».

Maintenant, il est revenu dans la région, il vit dans une maison ressource : « Je sais qu'il est autiste. Nous pensions qu'il était déficient mais non il est autiste ». La mère et le fils se voient tous les vendredis, ils passent la journée ensemble. C'est un baume pour le cœur d'une mère.

Aujourd'hui des parents vivant une situation similaire reçoivent des services pour leur en-

fant dans la région. Je veux remercier Mariette pour son témoignage, je crois que plusieurs parents ou familles se reconnaîtront. Combien de parents ont vécu leur peine dans le silence et la solitude ?

Travail et bénévolat

Elle donne naissance à huit enfants sur une période de sept ans et demi. Les tâches ne manquent pas à la maison et malgré tout, elle s'implique dans sa communauté par le travail et le bénévolat.

Présidente des Jeunes agriculteurs du LDC 1955-1956.

A.F.E.A.S de Kiamika (secrétaire-conseillère-présidente) 1967-1974.

Directrice du Conseil économique du comté de Labelle 1968-1970.

Secrétaire de la Chambre de commerce de Kiamika-Lac-du-Cerf-Val-Barrrette 1971-1973.

Fondatrice de la Ligue Laurentienne féminine de balle-molle 1972-1973.

Secrétaire de la Ligue de baseball mineur de la région

de Mont-Laurier 1972-1976.

Participe à l'organisation de La ligue de balle-molle féminine du Québec.

Co-animatrice du service d'Orientation des foyers à Kiamika.

Responsable de la bibliothèque municipale de Kiamika 1973-1976.

Vice-présidente des Amis de l'Enfance Exceptionnelle 1973-1976.

Membre du comité d'école CSHB niveau secondaire 1973.



La famille de Mariette Bondu. De gauche à droite : Marcel, Monique, Claude, Serge, Rémy, Gilles, Janique et Bernard. Assis : Clément et Mariette.

Source : Mariette Bondu

Membre du comité organisateur du 75^e de la paroisse St-Gérard-de-Kiamika 1973.
 Bénévole Weight Watcher.
 Vice-présidente et présidente de l'exécutif du parti Libéral Laurentides Labelle 1974.
 Marguillère de la paroisse St Gérard de Kiamika 1973-1976.
 Mouvement Cursillo 1976.
 Membre du Conseil de pastorale Zone de la Lièvre 1981-1998.
 Membre de la chorale paroissiale de Kiamika 1986-1998.
 Présidente de la Société horticole et d'écologie de Kiamika 1986-1998.
 Études aux CEGEPs Bois de Boulogne et André Grasset en pastorale 1991-1994.
 Responsable du comité du baptême de Kiamika.
 Membre du comité du centenaire de Kiamika 1998.
 Présidente du club de l'Âge d'Or de Val-Barrette.
 Membre du club Optimiste de Val-Barrette 2006 à aujourd'hui.
 Présidente du club Optimiste 2012-2013 et 2018-2019.
 Lieutenant-gouverneur du club Optimiste pour le district ouest du Québec 2015-2016, 2018-2019 et 2020-2021.
 Membre du comité de pastorale de la paroisse St-Gérard-de-Kiamika .

Emplois

Secrétaire pour l'entreprise de son père 1953-1956.
 Concierge et gardienne d'élèves à l'école de Kiamika 1956-1976.
 Gérante de la Caisse populaire de Kiamika de 1964-1969.
 Assistante secrétaire-trésorière municipalité de Kiamika 1957-1977.
 Propriétaire de magasin général 1976-1989.
 Maître de poste de la municipalité de Kiamika 1976-2002.

Mariette dit avoir toujours eu une très bonne santé, on n'en doute pas avec tout ce qu'elle a

réalisé dans sa vie. Il y a eu des moments difficiles dont la maladie de ses proches, des décès mais elle dit que sa foi l'a toujours guidée.

Saviez-vous que?



Nominugue ne fut pas toujours le seul village sur les rives du grand lac Nominugue. Au sud-est du lac, à environ cinq kilomètres de Nominugue, existait autrefois le village de Bellerive-sur-le-Lac. Un important entrepreneur, Sem Lacaille, y avait démarré la première usine de contreplaqué du Canada en 1904, la Bellerive Veneer and Plywood Ltd. En 1937, l'usine est vendue à des entrepreneurs de Mont-Laurier qui décident, suite à son incendie en 1944, d'établir l'usine à Mont-Laurier. Le village de Bellerive continue d'exister jusqu'en 1971, moment où il est fusionné à la municipalité de Nominugue.

Sur la photo, une des maisons du village. Ce dernier était essentiellement un village de compagnie et plusieurs maisons ont été construites en série par Sem Lacaille pour loger ses employés et leurs familles. Source : Société du Patrimoine de Nominugue (SPN)

Photo mystère

Une photo tirée du fonds de L'Écho de la Lièvre
 P026-S09-SSI-D12

Contactez-nous si vous êtes en mesure de l'identifier et aidez-nous à compléter notre base de données!



Le bric-à-brac

Erratum

1. Dans le dernier numéro de La Laurentie—Voies de communication, nous avons oublié de créditer M. Gilles Guénette pour la recherche de photographies servant à illustrer la revue. Toutes nos excuses à M. Guénette et merci pour son beau travail.
2. Dans le dernier numéro de La Laurentie—Voies de communication, nous avons publié en page couverture une image d'une montagne que notre registre photo identifiait comme le mont Daniel. Deux personnes de Lac-des-Iles nous ont signalé l'erreur, en réalité la montagne qu'on y aperçoit serait le mont Pedneault.

Prix Francine-Ouellette, Alfred-Gamelin et Coup-de-Cœur

Cette année, nous avons tenu notre Assemblée générale annuelle à Sainte-Anne-du-Lac. Comme à chaque année, nous avons récompensé les citoyens et citoyennes de la municipalité visitée qui s'impliquent dans la sauvegarde et la diffusion de leur patrimoine. Au travers du prix Francine-Ouellette, nous récompensons ceux et celles qui contribuent à la conservation et la diffusion du patrimoine immatériel régional. Au travers du prix Alfred-Gamelin, ce sont ceux et celles qui contribuent à la conservation du patrimoine bâti qui sont récompensés. Finalement, au travers du prix Coup-de-Cœur, nous récompensons ceux et celles qui contribuent à l'histoire régionale de par leurs actions.

Récipiendaires du prix Francine-Ouellette

- Pauline Thibault et la famille Thibault pour la publication, par leur mère, de l'ouvrage généalogique « Histoire de la famille de Fidèle Cardinal Thibault ».

Récipiendaires du prix Alfred-Gamelin

- Pauline Cardinal et Louis-Marie Brisebois pour la conservation de l'ancienne Caisse populaire du village.
- Le Centre de services scolaires des Hautes-Laurentides pour la conservation de l'école primaire.
- Lida Beaudry et Marc Touchette pour la conservation de la maison Théodule-Vanier.

Récipiendaires du prix Coup-de-Cœur

- Lida Beaudry-Touchette pour son implication sociale qui mène la municipalité à nommer la bibliothèque municipale en son honneur.
- Pauline Thibault et la Fabrique pour le maintien d'une tradition, le pèlerinage de Sainte-Anne démarré par le curé Zénon Bélanger en 1918.

Aperçu des activités du 50e

C'est en 2025 que la Société d'histoire et de généalogie des Hautes-Laurentides fêtera ses 50 ans d'existence! Pour l'occasion, nous avons prévu une série d'activités qui viendront souligner les réalisations de l'organisme et pour récompenser nos bénévoles et nos membres. La programmation officielle sera annoncée en février 2025, mais pour l'instant, voici un avant-goût!

- Une exposition spéciale 50 ans!
- Une bière de la microbrasserie à notre image!
- Du matériel promotionnel!
- Une soirée reconnaissance des bénévoles!
- Un souper de Noël d'antan!
- Des conférences!
- Des prix de présence!
- Et plus encore!

Entrevue avec Aurèle Ouellette : Portrait d'un parcours

par Christine Bellefleur

Ex-directrice générale et artistique de Muni-Spec, l'auteure a œuvré durant 35 ans pour la ville de Mont-Laurier à la mise en place de nombreux programmes culturels toujours existants. Au terme de sa carrière, elle complète avec plusieurs collaborateurs la construction et la mise en opération de l'Espace Théâtre. À la retraite elle reste sensible aux arts et à l'histoire de la région.



Définir le parcours de monsieur Ouellette ne se résume pas si simplement, pourtant lui-même le fait avec grande simplicité dans le récit chronologique et précis d'un homme qui, 85 ans bien sonnés, a soutenu notre attention et intérêt durant la petite heure et demie si vite passée à l'écouter.

C'est un homme vigoureux et joyeux qui nous accueille dans son repère de « patenteux » comme il se dit ; à mon avis, c'est là une façon vraiment simplifiée de le définir. Le rencontrer pour le bénéfice de la Société d'histoire afin de recueillir son précieux témoignage et consigner le récit de sa traversée d'une époque a été un privilège. Il m'a demandé ce que je voulais connaître : je lui ai répondu *TOUT* de son parcours le menant à être d'abord trappeur...puis inventeur agréé. ...J'avais ouvert un grand et précieux livre d'histoire...et n'ai plus eu à poser de questions.

De la découverte du trappage à la conception des pièges brevetés et commercialisés sous le nom des pièges OUELL...

C'est aux alentours de la maison familiale à Ferme-Neuve qu'à 7 ans il découvre en même

temps que son frère de 11 ans les rudiments de la trappe. Avec les moyens du bord et un piège « à pattes » ils attrapent un premier lièvre dont la peau leur rapporte 50 cents, le prix d'un piège qu'ils rachètent aussitôt. Le printemps venu, ils vendront leurs prises et en tireront 67\$!!! Une fortune en 1945... La pique pour le trappage et surtout la façon de le faire ne le quitteront plus jamais.



Exemple de chantier de bûcherons de l'après-guerre, le genre d'endroit où M. Ouellette a vu sa passion pour la trappe naître. Ici, un chantier de Val-Viger.
Source : Collection de la SHGHL

Amené à travailler aux chantiers en haut du « dépôt Carrier » les bûcherons voyaient les cuisinières quitter successivement le camp effrayées qu'elles étaient par le rodage d'ours, attirés eux, par le *meat house*. Les ours déjouaient toutes les tentatives des hommes pour s'en débarrasser. Aurèle aidé de « Cloutier » un jeune de son âge patenta un système de fils de fer trouvés au camp. Une patente qui fonctionna si bien qu'ils en capturèrent 20 durant la saison et en reçurent 200\$ du ministère. Sa carrière de patenteux venait de commencer. Il a alors 14 ans et vient de trouver sa destinée : le trappage.

Il allait dès lors fouiller tout ce qui s'écrivait à l'époque sur le trappage, peu de chose en fait, mais s'applique à réduire la souffrance des ani-

Il allait dès lors fouiller tout ce qui s'écrivait à l'époque sur le trappage, peu de chose en fait, mais s'applique à réduire la souffrance des ani-

maux piégés. Puis vint l'âge de se rapprocher de la gente féminine, fonder famille et trouver au fil des emplois un travail de mécanicien au garage *BLAIS* à Mont-Laurier (aujourd'hui station Shell Therrien coin Chasles/A.Paquette) . C'est d'ailleurs en travaillant comme mécanicien qu'il apprend son métier alliant soudure et remodelage de pièces de véhicules qu'on réparait couramment par débrouillardise en usinant dans la « shop » des pièces similaires...

Mais la trappe occupe toujours son esprit. Le voisinage de proximité composé d'agriculteurs, touristes, riverains et municipalités font de plus en plus souvent appel à lui : barrage de castors, animaux rôdant dans les parages des fermiers, mouffettes, rats musqués... bestioles de toutes tailles à capturer qui l'amène à réfléchir pour améliorer les pièges existants dont il constate vite à l'usage les limites et défauts. Surtout pour les petites espèces telles les belettes, vison, rats et rats musqués. Alors il "patente", se butant à l'échec, se levant la nuit avec une intuition de solution à tester sur le champ, se documentant... et, chemin faisant, trouvant le chemin de l'accomplissement : **les pièges OUELL**.

Un long chemin parcouru

L'aboutissement des pièges **OUELL**, aujourd'hui réputés à travers le Canada et les États-Unis, est surtout le chemin d'un homme passionné, résolu à trouver, à résoudre... Le temps qui le sépare aujourd'hui de ses 7 ans et de sa passion naissante pour la trappe de subsistance est une longue quête dans la recherche visant essentiellement à améliorer les conditions de trappage. Son respect de la nature et de la faune ne s'est jamais estompé. Quand on le questionne sur l'effet Bardot il réagit avec sagesse :

« ... ça a fait bien du tort au commerce de la fourrure mais d'une certaine manière ça nous a obligés à repenser notre façon de faire. Des associations de trappeurs se sont créées, le

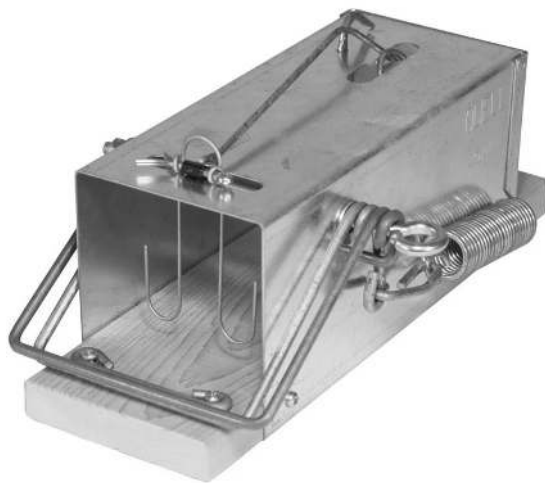


L'atelier de M. Ouellette où il gosse, patente et invente.
Source : Christine Bellefleur

gouvernement a repensé la carte du territoire et défini des zones de protection. Des critères pour atténuer les effets sur l'animal piégé ont été mis en place au Canada. À la même époque les forestiers ont aussi revu leur façon de faire pour ne pas détruire les zones de trappages et composer avec. Les trappeurs et leurs activités sur le territoire font aujourd'hui partie de l'équation de saine gestion et sont vus comme tels : des gestionnaires de ressources qui en assurent le renouvellement et l'équilibre des espèces. Des permis de trappeurs sont exigés et pour les obtenir il faut suivre une formation. Nos prélèvements sont enregistrés au ministère directement lors de la vente au courtier et des normes de traçabilité (Fur Mark) sont en place auprès des fabricants. ».

Au fil de notre conversation, on comprend qu'il a vraiment été de toute la trajectoire de cette évolution: de sa passion première jusqu'à l'aboutissement de la renommée de ses pièges dans ce milieu, il lui aura fallu relever bien des défis. Son implication au sein des différentes associations de trappeurs, sa connaissance des marchés d'acheteurs et sa participation à concilier les revendications des trappeurs pour une saine cohabitation avec les forestiers, toutes ces actions lui confèrent le respect du milieu. Sa détermination, elle, aura été inébranlable. Il s'est écoulé plusieurs

nuits, plusieurs années entre l'idée naissante et la mise au point de ses concepts. Aux termes de démarches longues et couteuses à obtenir ses brevets il arrive enfin aux accréditations. Ses pièges sont certifiés par ***l'Institut de la fourrure du Canada***, situé en Alberta, qui est la principale autorité du pays en matière de recherche sur les pièges sans cruauté mandatée par les gouvernements fédéral et provincial. Après une succession de tests mécaniques l'Institut accrédite les pièges ***OUELL*** selon les normes internationales !... Mais ce n'est pas tout ...



Un des pièges à écureuils de M. Ouellette dont les inventions dans le domaine de la trappe sont reconnues internationalement.
Source : Pièges Ouell

Il lui aura fallu ensuite en faire lui-même la mise en marché (...c'était bien avant Internet) et en bâtir la renommée telle qu'atteinte aujourd'hui en participant à différents événements. Une renommée qui souvent, par le seul bouche à oreille de qualité du produit, aura franchi les frontières. Au final, aujourd'hui, s'il se réjouit que leur production commerciale se poursuit grâce à l'acquisition de sa cie « les pièges Ouell » par les propriétaires des Rou-

lottes HL à Lac-des-Écorces, eux-mêmes trappeurs à leurs heures, on comprend dans ses mots que ce n'est pas tant par fierté personnelle qu'il en parle mais parce que cela consolidera quelques emplois dans le village...

Avant de le quitter, on fait le tour de ses patentes. Un parcours d'outillage inusité, qu'il a aussi inventé puisqu'inexistant pour réaliser sa nouvelle invention : les collets ***OREL***. Passant d'un outil à l'autre avec aisance il fabrique devant nos yeux un exemplaire de ses nouveaux

collets, eux aussi approuvés et en processus de certification. Son atelier en est rempli ; les murs se tapissent de centaines de douzaines de collets, des commandes déjà prêtes à expédier vers des clients. On arrête pas un homme comme Aurèle Ouellette ...un nom comme les autres, quelques lettres écrites en minuscule dans le cahier d'un p'tit gars quittant l'école en 3^{ème} année pour participer à la subsistance de la famille, mais dont la signature s'inscrira certes dans l'histoire en lettre majuscule : ***OREL OUELL ...!***

Pendant qu'on jase encore son cellulaire sonne : un client de Labelle viendra le voir cet après-midi...



Reproduction d'un camp de trappe dans le cadre d'une exposition sur la chasse en 1993, au Centre d'exposition de Mont-Laurier, à laquelle avait participé M. Ouellette.
Source : Centre d'exposition de Mont-Laurier

CHANGEMENTS À LA COTISATION

Quelques changements à la cotisation ont été adoptés cette année par le conseil d'administration et les membres lors de l'assemblée générale annuelle.

Voici notre nouvelle grille tarifaire pour le membership

- Abonnement comprenant La Laurentie numérique : 35\$
- Abonnement comprenant La Laurentie papier : 40\$
- Abonnement de couple : 50\$

Également, le renouvellement des cotisations va maintenant se faire en même temps pour tous les membres, soit le 1er octobre de chaque année. Les membres recevront un courriel à cet effet en début d'année 2025.

Entrevue avec Harold Ouellette : De père en fils

Propos recueillis par Françoise-Romaine Ouellette



Harold Ouellette est né à Mont-Laurier en 1940. Il est le fils d'Esther Dubreuil et d'Achille Ouellette et le petit-fils d'Anthime Dubreuil et de Samuel Ouellette, une ascendance dont il a toujours été fier. Il a d'ailleurs suivi les traces de son père, le fondateur du Funérarium Achille Ouellette. Il évoque ici le parcours qui l'a mené à reprendre cette entreprise.

« J'ai commencé l'école à l'Académie du Sacré-Cœur, sur la rue de la Madone. C'était les religieuses Sainte-Croix. En 3^e année, l'école était en haut de l'Hôtel de ville sur la rue Mercier. Il y a eu des classes aussi au sous-sol de la sacristie, à la cathédrale. Il manquait de classes, puis une dame Taillon et une dame Boudreau enseignaient en haut du garage Jean Brisebois, sur la rue de la Madone au coin de Fronte-

nac. Il y avait des classes un peu éparpillées dans Mont-Laurier. En 5^e année, j'étais à l'école Saint-Eugène, jusqu'à la 11^e. C'était un cours scientifique, mais j'ai demandé, avec d'autres, puis on a eu un cours commercial. Odette Bélanger, Eugène Bélec, une dame Rouleau, McMillan, Louise Venne... on était une douzaine, puis ils nous faisaient des cours l'après-midi. On apprenait la dactylo et la comptabilité. Les filles allaient à l'école à l'Aca-

démie mais, l'après-midi, elles venaient au cours à l'école Saint-Eugène. J'ai fini au commercial à peu près en 1958.

Est-ce que tu travaillais déjà pour ton père?

Oui. Des fois, à l'heure du dîner, il disait : "Viens m'aider, il y a un voyage d'ambulance". Les fins de semaine, j'allais monter des chambres funé-

raires dans les salles paroissiales. Chaque village exposait leurs défunts à la salle paroissiale ou au sous-sol de l'église. Je faisais l'assistant pour débarquer les choses. C'était dans des valises. Tu ouvrais la valise là puis tu déplaçais l'écran, puis les rideaux, le support... J'étais pas rémunéré, mais j'aimais ça faire quelque chose, puis m'occuper. Faire un tour d'auto... aussi simple que ça. Aller à Val-Barrette puis revenir.



La flotte de véhicules du Funérarium Ouellette, années 1980. Deux ambulances Dodge 1979, une fourgonnette Chevy 1979, deux Marquis (1976 et 1978) et le corbillard Cadillac 1980.

Source : Harold Ouellette

Après le cours commercial, j'ai travaillé chez Jacques Lesage, le distributeur de bière Dow. Le magasin UAP était sur la rue Frontenac et au sous-sol il y avait les entrepôts pour la bière Dow. J'étais teneur de livres. Jusqu'à 21 ans. Après ça, je suis allé 6 mois à Manicouagan. Le barrage, je l'ai vu à la moitié de sa hauteur. Je travaillais à l'épicerie, gérant de la bière. J'ai eu la job par Léo Laurin, le garagiste. Léo Laurin, Robert Bédard, Roger Laurin, ils étaient tous

associés dans *Les Comptoirs forestiers du Québec*. Ils ont eu ... des privilèges de politique. C'est devenu gros ça *Les Comptoirs forestiers du Québec*; après, ils sont allés à la Baie James. Ils offraient l'épicerie, le magasin général, la taverne, la cantine. J'ai été là 7 mois. J'ai gagné clair 1200 piastres, puis je suis revenu avec 1250 parce que mon père m'avait envoyé 50 piastres à Noël puis j'y avais pas touché. J'étais économe jeune!

Au retour, j'ai acheté un sports car, un MG Midget. J'étais le plus beau gars de Mont-Laurier : "Harold, embarque-moi, embarque-moi!" (rires). J'avais 22 ans. C'était le rêve de tous les jeunes d'avoir une auto. On était 6, 7 qui avaient des autos sport décapotables. On allait au Tropicana prendre un morceau de tarte, avec une crème glacée, puis on faisait des tours d'auto. On allait à Maniwaki, des fois. Je jouais au hockey aussi. On jouait contre Maniwaki, contre Ferme-Neuve...

Là, j'ai travaillé chez nous. Je suis devenu ambulancier par la force des choses. J'ai fait un petit cours de premiers soins : comment attacher une épaule, puis... c'était rudimentaire comme cours. Je gagnais 35 piastres par semaine à peu près là.

J'ai aussi fait le cours d'embaumeur, à Montréal. Deux étés de suite, un mois de temps, puis 11 mois de stage. J'ai fait mon cours en même temps que Peter McConnery, de Maniwaki. On était dans la même chambre, en pension dans une maison privée, 4 semaines, 2 années de suite. Je voyageais avec McConnery puis je retournais à Mont-Laurier avec McConnery. Il me débarquait en passant.

Les 11 mois de stage, je les ai faits chez nous. Mais je voulais apprendre l'anglais, puis mon-

seigneur Ouellette qui était franco-américain m'avait trouvé une place chez un entrepreneur de pompes funèbres aux États-Unis. J'y ai pas été parce que l'entrepreneur chargeait 50 piastres par semaine pour me pensionner, puis mon père m'a pas payé ça. J'ai avalé ma pilule. Il avait besoin de moi à la maison, je me suis aperçu de ça, mais après.

J'ai voulu aller dans l'armée aussi. Il a couru après moi sur la route, il m'a rejoint au lac des Barges. Puis il m'a dit : "Maman pleure, puis tu vas te faire tuer dans l'armée." Je voulais apprendre l'anglais, tout le temps. Mais, il est venu, puis j'ai viré de bord. J'avais 22 ans à peu près. Puis il dit : "Ta blonde - je sortais avec France Leblanc, ma future femme, elle va s'ennuyer." J'ai beaucoup de chums qui sont allés dans l'armée...



Achille Ouellette et son fils Harold. Deux générations se sont succédées à la tête du funérarium.
1983

Source : Harold Ouellette

Je me suis marié, j'avais presque 24 ans. Mon père avait fait son bureau en arrière plus grand, puis j'ai été 6, 7 ans à

rester au-dessus. Quand il y avait quelque chose la nuit, je descendais l'escalier à la course. L'ambulance était dans le sous-sol. Monsieur Lacelle qui a travaillé 30 ans chez nous, il partait avec son auto de chez lui. Puis moi pendant ce temps-là j'ouvrais le garage, je sortais l'ambulance, je la plaçais dans la cour, puis lui il arrivait et il se stationnait, il embarquait. Ça prenait 8-10 minutes puis on était en marche. Si le voyage était sur la route de l'Abitibi, bien là je passais près de chez lui, il s'en venait au coin de la rue et il embarquait dans l'ambulance.

C'était 24 heures. Ma mère, elle a fait toute une vie. Elle répondait au téléphone puis tout. Ça a déjà arrivé qu'elle a été balayer son trottoir, puis le téléphone a sonné, puis le gars a dit : "On a appelé, pis ça répondait pas". On a eu une prise de courant sur la galerie : on

ouvrait la fenêtre, on passait le téléphone dehors; on rentrait, on rentrait le téléphone endedans. Puis ma mère, elle chialait peut-être des fois, mais elle restait là puis elle était dévouée à ça. Mon père, au Cinema Laurier, quand il allait voir un film, des fois on allait le chercher : "Papa, y a un voyage d'ambulance." Il retournait le lendemain; les caissières le savaient. Des fois, ça lui prenait 2,3 soirs pour voir le film.

France, elle était d'une famille d'affaires. Son père était pas grand, mais il était d'affaires pas mal. Ça répondait à mon style de vie. Pis je la trouvais bien jolie, puis discrète. Elle était coiffeuse quand (je l'ai rencontrée) à Maniwaki. M. Leblanc avait contourné l'exigence du comité paritaire en établissant ses deux filles, Claudette et France, à Maniwaki. Quand elles ont eu fait 2 ans, elles étaient éligibles pour venir à Mont-Laurier, mais quand elles se sont mariées, Monsieur Leblanc a dit : Vous vendez votre commerce puis vous vous occupez de votre mari. Elles ont vendu. Une a marié un gars de Maniwaki. L'autre, elle m'a marié. Ça a pas été long qu'elle répondait au téléphone, qu'elle était impliquée là-dedans. Elle en a travaillé un coup, puis elle chialait pas.

La première fois que j'ai été en Floride, j'avais 26 ans. C'était extraordinaire pour moi. Chez mes beaux-parents. Mais, j'allais pas là 3 semaines. Même une fois, j'y ai été une semaine, puis j'ai appelé mon père pour dire que je pourrais rester une semaine de plus. Il a dit oui, mais ça a pas été agréable. Je savais que mes parents ils avaient plus de charges quand j'étais pas là.

Quand mon père s'est bâti une maison sur la rue Chapleau, il a dit : "Tu vas descendre en bas, puis tu vas prendre la maison". Il a continué à travailler pareil. Il venait le matin, puis il retournait dans l'après-midi. Puis ça a fait : Wow... là, je l'ai la charge! Les premières semaines, c'était dur. Je m'aperçois que mon père, il m'aidait beaucoup. Là, lui étant plus là, le soir, il faut que tu fermes les portes, faut que

tu passes partout... La liberté diminuait. À chaque fois que ça progresse dans la hiérarchie des tâches, ça vient avec des obligations. Mais tu prépares ton avenir. Ça te stimule. Ça t'encourage. J'ai été chanceux. J'ai été gâté. J'ai acheté la business avec rien, à tant par semaine. Mon père, il vivait avec ça, pis c'était pas beaucoup.

À 32 ans, je conduisais une Cadillac. On mettait les fleurs dessus la journée des funérailles. C'était pas bien vu dans Mont-Laurier. Il y avait Henri Sabourin qui avait le droit, le Dr Roy, Pierre Leblanc, mais pas un jeune de 32 ans. Il faut faire attention des fois dans le commerce. Je réalisais pas que je pouvais faire des jaloux ou créer de l'envie. Puis, après, je prenais plus souvent l'auto de ma femme quand elle était libre. Puis même, j'allais faire mes commissions avec le fourgon qui servait pour aller chercher la personne décédée à l'hôpital ou dans une maison privée.

As-tu fini par apprendre l'anglais?

Bien, j'ai été suivre un cours quand j'ai été à la retraite, j'ai été à Davie, en Floride. Je me débrouille, je dis ce que je veux. J'ai fait des croisières avec ma blonde, pis elle en revenait pas. Je parlais avec n'importe qui, puis dans mes mots, puis avec des détours. ».

Harold était encore jeune lorsqu'il a vendu son entreprise. Il a ensuite investi ses énergies ailleurs, notamment dans l'immobilier, tout en continuant à cultiver une qualité qui avait été essentielle à l'exercice de son premier métier, celle de s'intéresser aux gens et à leurs histoires. Sociable, observateur et doté d'une excellente mémoire, il se rappelle aujourd'hui, souvent mieux que quiconque, de lieux, d'événements et de changements qui se sont produits à Mont-Laurier et dans la région depuis sa jeunesse. Les milliers de photographies qu'il a prises au fil du temps forment une collection exceptionnelle témoignant à la fois de cette vie collective dont il a été le témoin et des moments marquants de sa vie familiale.

Entrevue avec Jocelyne Bélec : Un grand-père et sa petite-fille

Propos recueillis par Brigitte Ouellette

Diplômée en biologie de l'Université de Montréal, l'auteure est retraitée, après 35 années d'enseignement au Cégep de Rosemont. Elle s'intéresse aujourd'hui à l'histoire de son village d'adoption Chute-Saint-Philippe.

Jocelyne Bélec est la petite-fille d'Henri Bélec. Elle a vécu son enfance et son adolescence à Chute-Saint-Philippe. Diplômée de l'École Normale de Mont-Laurier, elle a enseigné à Montréal-Nord. Plus tard, elle a occupé diverses fonctions à la Commission scolaire de Laval. Elle a élevé ses trois filles à Laval et est revenue dans son village en 2005. Elle nous raconte une partie de son histoire.

« J'aimerais beaucoup parler de mon grand-père. Personne ne l'a fait. Pourtant, selon moi il a été quelqu'un d'important à Chute-Saint-Philippe. Il s'appelait Henri Bélec (1897-1970). Il est arrivé à Chute-Saint-Philippe en 1924 et y a vécu à peu près toute sa vie. Il n'a jamais été maire, il a jamais été député, il faisait pas de politique, mais il aimait la politique. Il a joué beaucoup de rôles, de petits rôles : maître de poste, secrétaire du conseil municipal, président ou secrétaire-trésorier de la commission scolaire, tout ça pendant plusieurs années. Il était aussi maître-chanteur à l'église, c'est lui qui chantait dans le jubé. Je l'ai entendu aussi sur le parvis de l'église. Quand il y avait quelque chose à annoncer, des réunions, des assemblées, quelque chose d'intérêt général, c'était mon grand-père qui faisait la criée sur le perron de l'église.

Lui et ma grand-mère, Rosina Jolicoeur (1898-1992), vivaient au village. Leur maison est encore là, c'est devenu le restaurant Touti à Chute-Saint-Philippe. Juste à côté, en face, le Bistrot qu'on voit aujourd'hui, était la maison de la sœur de ma grand-mère, Marie Jolicoeur

St-Louis, la petite Marie qu'on disait; elle avait le magasin général. Un peu plus loin, la petite maison, avec une grande galerie, c'était l'école du village. Elle est encore là. C'est maintenant la maison du quincailler.

Mes grands-parents ont eu huit enfants, l'ainé était mon père, Roger, né en 1922, décédé en 1974. Papa s'est marié avec Hélène Quevillon, en 1943. Ils ont eu treize enfants. Je suis née en 1944. Je suis la première petite-fille de mon grand-père. Il a fait partie de toute mon enfance, de mon adolescence, et même de mon âge adulte.

Quand j'étais petite, je devais marcher un mille pour aller à l'école. Parfois après l'école, ma grand-mère disait : Non tu restes ici, parce qu'il fait trop froid, parce qu'il y avait une tempête, pour toutes sortes de raisons. Alors j'ai souvent dormi chez mon grand-père.

J'ai passé beaucoup de temps avec eux. Comme mon grand-père avait le bureau de poste, les gens entraient par le bureau de poste, mais aussi par la cuisine, ils venaient chercher leur malle et jaser. Mon grand-père était un homme de peu de mots, mais il écoutait. Je voyais toujours mon grand-père écouter, écouter ou écrire. Il avait plein de livres, de documents, et aussi ces gros cahiers avec des couvertures pesantes, rigides, les registres dans lesquels il rédigeait les procès-verbaux. Alors moi je l'ai vu écrire et lire tout le temps.

Je crois que mon grand-père a eu une in-

fluence dans mon orientation professionnelle. Quand je pense à lui, je crois qu'il y a été pour quelque chose, en m'encourageant à aller à l'école, à écrire, enseigner, occuper des fonctions variées. Il a d'ailleurs aidé à payer les premiers frais de ma pension à l'École Normale.

Chez mes grands-parents, on lisait La Presse, ma grand-mère était une fervente. Ils écoutaient aussi beaucoup la radio, je me souviens d'avoir entendu des discours politiques et je me rappelle que Duplessis, mon grand-père ne l'aimait pas. Mon grand-père était plus libéral, pas ma grand-mère. Elle était plus bleu, qu'on disait, mon grand-père plus rouge. Et des fois ils se chicanaient à cause de ça.

Quand c'était des élections, et que les bleus avaient gagné, la gang d'Henri Jolicoeur, Tigousse, venait lancer un bonhomme de paille devant la maison de mon grand-père et y mettait le feu. Mais nous on le faisait pas. J'avais dit à mon grand-père : Pourquoi nous quand on a gagné on le fait pas? Mon grand-père disait : Non; lui faisait pas ça. Il y avait donc beaucoup de discussions chez eux, et comme ça, j'ai appris plein de choses. Ainsi, j'ai appris qu'on pouvait discuter et se chicaner sans qu'il y ait de vraie dispute.

Ils avaient bien sûr une ferme. Mais ils n'étaient pas des maniaques de la ferme, ils avaient un jardin, des animaux, il fallait vivre avec les animaux, avec ce qu'on produisait, mais ils ne nous ont pas donné l'idée de vivre sur une ferme. Mon grand-père aimait mieux

écrire que d'aller soigner les vaches ou faire les foin.

C'était pour moi un homme important dans le village. Le dimanche matin, avant la messe, il y avait plein de monde dans la cuisine. Ils venaient faire lire une lettre ou en faire écrire une. Ceux du lac David venaient chercher leur malle parce qu'ils n'étaient pas venus au village de la semaine. Même si c'était fermé, ma grand-mère allait chercher leur malle.



La maison Henri Bélec.
On pouvait y trouver le bureau de poste du village.
Source : Jocelyne Bélec

Mon grand-père, né à Sainte-Adèle, était instruit, et à 16 ans il est allé étudier au séminaire de Joliette. Mais il a quitté l'école pour aller travailler à la papeterie Rolland. Toute sa famille est ensuite venue s'installer à Mont-Laurier. C'est là que mon grand-père s'est marié avec ma grand-mère, Rosina Jolicoeur. Mon père, Roger Bélec, qui est l'aîné, est probablement né à Mont-Laurier. Donc il a déjà 2 ans quand ils s'en viennent vivre à Chute-Saint-Philippe.

Ma mère était Hélène Quevillon (1924-2008). Elle est née à Lac-St-Paul. Nombreuse famille de 12 enfants, elle était la dernière des filles. Maman a perdu sa main gauche à l'âge de 5 ans. Malgré qu'elle n'avait qu'une seule main, elle a été capable de très bien élever ses 13 enfants, 11 filles et 2 garçons. Maman faisait tous nos vêtements, du début à la fin. Elle avait fait sa 7^e année et c'est elle qui m'a montré à lire. À 5 ans je commençais l'école et je savais déjà lire. Toutes mes règles de grammaire, je les ai apprises de maman. Elle rêvait d'être une enseignante. Elle disait : ah, que j'aurais aimé ça enseigner!

Mon père et ma mère étaient très, très amoureux et ils le sont restés tout le temps et ils le manifestaient aussi, on le savait. C'était des bons parents.

Heureusement, mon père était plus souvent à la maison que bien d'autres pères qui allaient dans les camps de bûcherons. Il est devenu un homme à tout faire pour les gens qui

avaient des sous et qui ont construit les premiers chalets comme monsieur Trudeau au lac Creux et monsieur Bédard ici au village. Papa a gagné sa vie en travaillant pour eux. C'était dix cents de l'heure au début quand il a commencé, puis après, il a monté à un dollar. Il faisait à peu près 8 heures par jour, et sur une grande tablette, il écrivait ses heures.

Quand j'avais 4, 5, 6, 10 ou 12, ans, le paysage pour nous c'était la rivière et la montagne. La rivière où, enfant, on s'est baigné, c'était notre terrain de jeu. L'été, la rivière pour jouer, l'hiver, la montagne pour glisser. On a glissé sur des cartons, on ouvrait des boîtes de carton, c'était notre traineau. On jouait dehors, jusqu'à tant qu'on soit gelés. On a joué dehors parce que la maison était ben trop petite, on était trois par lit, oui, on était tassés, tassés, tassés. Tassés dans la cuisine, tassés partout.

Mon Dieu, quand je repense à ça, on était tellement pauvres. On vivait avec ce qu'on avait, on vivait avec le bœuf tué à l'automne, avec les légumes dans la cave, puis le lard salé. On avait des vaches qu'on allait traire le matin avant l'école. Le samedi on faisait le beurre, avec la baratte à beurre. Maman faisait le pain, cuisinait, faisait le lavage. Et nous, les plus vieilles, on était les mères : endormir le bébé, changer la couche, en plus de toutes les



École Normale de Mont-Laurier, où a étudié Mme Bélec.
Source : Collection de la SHGHL

corvées, laver le séparateur - le maudit séparateur - faire la vaisselle, tout le temps laver de la vaisselle, balayer, c'était petit, puis on était tout le temps en train de ramasser, de nettoyer. Puis, surtout, on n'avait pas... je n'avais pas comme... d'espace vital. Mon espace était toujours partagé avec tout le monde, tout le temps, tout le temps.

C'est pour ça que quand je suis allée pensionnaire, à l'École Normale, moi j'étais comme dans un hôtel. Que j'ai aimé ça! Ma chambre, mon lit, ma petite table de chevet, le bol pour se laver avec le pot d'eau, la cellule avec rideaux, dans un dortoir, mais pour moi c'était ma chambre. Je m'ennuyais aussi de mes petites sœurs qui étaient à la maison.

Maman m'a déjà dit plus tard : Eh que je vous en ai demandé, à vous autres, les fillettes. Toutes les corvées qu'on a dû faire. Mon Dieu, que j'étais tannée des fois, aussi j'ai dû vouloir me libérer un peu de ces contraintes, parce que j'en avais assez. Alors moi j'étais la pas sérieuse. Et ensuite, heureusement, j'ai passé ma vie, je pense à... y faut pas que je dise avoir du fun, mais il fallait que ce soit le fun, il fallait que ce soit drôle, pis quand ça l'était pas assez, je m'arrangeais pour que ça le soit. Je m'organisais pour que ça soit animé! Voilà !

Je suis née à Chute-Saint-Philippe, je me suis mariée à Chute-Saint-Philippe, mon père y est né, j'y ai vécu, mais je suis revenue ici en 2005, pour m'installer en permanence, sur la terre de mon père. Je suis née ici et je vais.... mourir à Chute-Saint-Philippe! »

Entrevue avec Pierre Généreux : Une jeunesse à Nominique

Par Yohan Desmarais

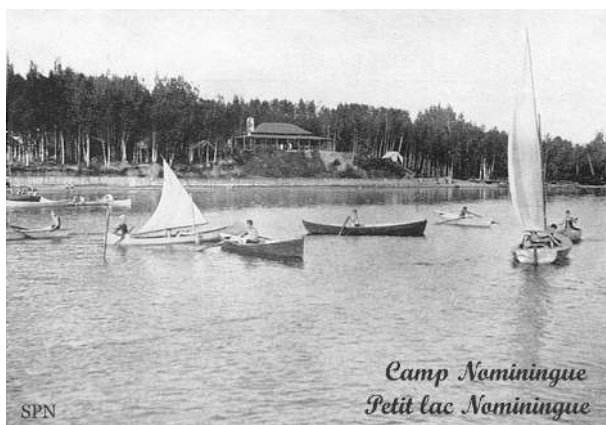
Pierre Généreux est né à Nominique en 1947. Il y grandit au sein de la famille Généreux, une famille nombreuse possédant une grande ferme familiale et l'un des magasins généraux du village, important lieu de rassemblement pour la communauté de Nominique. Au terme d'une enfance et d'une adolescence passées au village, il partira étudier au Cégep et travaillera par la suite à Montréal. Maintenant revenu dans son village d'enfance, voici un aperçu de la vie qu'il y a vécue durant ses jeunes années.

Pierre Généreux est le fils d'Armand Généreux et de Pierrette Verrier, les propriétaires, à l'époque, du magasin Généreux à Nominique, un important commerce du village encore à ce jour. À cette époque, Nominique comptait environ 1000 habitants. Les gens y vivaient principalement de l'agriculture, mais M. Généreux se rappelle que cette façon de vivre tirait déjà à sa fin. Les rues du village voyaient défiler chevaux et automobiles. Ces dernières, rondes et bombées, typiques de cette époque, commençaient à supplanter les premiers dans les rues du village. La radio était la source de divertissement et d'information principale; chez M. Généreux elle jouait toujours, installée sur le dessus du frigidaire. Il se souvient notamment de l'émission « Jeunesse dorée », le plus long feuilleton radiophonique de l'histoire du Qué-

bec, davantage que « Un homme et son péché »! Vers 1954, l'oncle de M. Généreux obtient la télévision! La famille élargie s'installera souvent dans le salon de cet oncle, pour écouter, notamment, la parade du père Noël.

La famille Généreux est nombreuse et tissée serrée. Les enfants, frères et sœurs, mais aussi cousins et cousines, mettent tous la main à la pâte dans les affaires familiales. C'est ainsi que durant sa jeunesse, Pierre travailla sur la ferme familiale gérée par son oncle et sa tante en

plus de donner quelques coups de main au magasin de ses parents. Il avait également quelques responsabilités au foyer que sa mère lui confiait parfois, comme faire la vaisselle, mais « on n'a pas été trop *drillés* [...] sur les responsabilités [au foyer], on l'a appris en partant de chez nous, en appartement » selon ses propos.



Le camp Nominique où travailla M. Généreux pendant deux saisons estivales.

Source : Société du patrimoine de Nominique (SPN)

L'été, Nominique voyait sa population doubler, voire tripler selon M. Généreux. Les touristes affluaient, beaucoup étaient de riches anglophones de Montréal ayant un chalet dans la région de Nominique ou diverses communautés religieuses qui y avaient leurs maisons d'été. Durant cette période, le magasin Généreux était très occupé et c'est là qu'il a connu ses premières expériences de travail. Mais il se

rendit rapidement compte que ce n'était pas pour lui, « simplement remettre l'argent au client, c'était facile, mais ça me stressait ». L'achalandage du magasin l'aura donc poussé à trouver de l'emploi ailleurs.

Alors âgé d'environ 14 ans, il trouve finalement de l'emploi dans un club que possédaient des amis de son père, Raoul et Oliva Brun. C'est ainsi que *Le club du lac des Grandes-Baies* l'accueillera quelques étés à titre d'employé. Son emploi consistait à prendre en charge les touristes, généralement des anglophones fortunés de Montréal, venant au club. Le club ne comportait qu'environ trois chalets répartis sur trois lacs différents. M. Généreux et d'autres employés partaient avec les touristes dans les chalets. Une cloison les séparait en deux, la majeure partie étant réservée aux clients alors que la plus petite partie permettait aux employés de se loger pour la durée du séjour. Ces derniers s'occupaient de la gestion du chalet, s'assuraient qu'il était bien stocké, faisaient le ménage, la vaisselle, la cuisine, etc. Lorsque les clients le demandaient, M. Généreux et ses collègues pouvaient également faire office de guides de pêche. « On sentait une certaine liberté d'action, on se levait au réveil, on faisait à déjeuner, s'il y avait des choses à faire, on les faisait, dans l'après-midi on se baignait, c'était relativement tranquille, *friendly* ». M. Généreux garde de très beaux souvenirs de cette expérience de travail.

Un peu plus vieux, mais toujours à l'adolescence, M. Généreux commencera à travailler au Camp Nomingue, un camp de vacances estival destiné, à cette époque, aux jeunes anglophones du pays, principalement de Montréal. À l'époque, le camp offrait une série d'activités en plein-air telles que le canot et la randonnée. Le soir, les jeunes dormaient dans des tentes. M. Généreux y a travaillé deux ans à titre de commis de cuisine où il s'occupait de tâches simples comme la vaisselle et l'épluchage des patates. Le camp devait nourrir une bonne centaine de jeunes à chaque repas, le travail n'était pas de tout repos!

L'été il travailla donc dans ces entreprises touristiques de plein-air. Le reste de l'année, c'était l'école pendant la journée et les loisirs le reste du temps. Le ballon-chasseur et le jeu du drapeau étaient populaires dans la cour d'école. Après les heures scolaires, c'était la bicyclette et le patin qui occupaient beaucoup de son temps. La patinoire était d'ailleurs un important lieu de rassemblement pour M. Généreux et les autres jeunes du village. On s'y rejoignait pour patiner, mais aussi pour discuter tout en dégustant un petit sac de chips accompagné d'une liqueur.

Les jeunes pouvaient aussi se réunir à la salle de danse attenante au magasin Généreux. L'été, c'était l'occasion pour les jeunes du village de côtoyer les jeunes de l'extérieur, présents au village avec leurs parents venus profiter de la nature et de l'offre de villégiature de Nomingue. La salle, d'abord animée dans les années 1950 par des musiciens, était équipée d'un *Juke-box* à l'époque où M. Généreux l'a connue. M. Généreux me raconte que, durant son enfance, le curé de la place ne voyait pas d'un bon œil cet endroit, mais qu'une fois à son adolescence, dans les années 1960, le clergé s'était quelque peu calmé et avait mis de l'eau dans son vin quand venait le temps de critiquer les « lieux de perdition ».

Vers 16 ans, sur le conseil du directeur de l'école secondaire de Nomingue, il part faire un cours d'infirmier auxiliaire à Mont-Laurier pour se destiner au soin des malades. À 19 ans, après un an en emploi, il trouve que ce n'est pas assez payant et il retourne aux études au Cégep de Saint-Jérôme pour y faire des études en technique de soins infirmiers, durant lesquelles il se découvrira d'ailleurs une passion pour la lecture et le théâtre. Il occupera par la suite un poste d'infirmier pendant 35 ans à l'hôpital Sacré-Cœur de Montréal avant de revenir s'établir dans le village qui l'a vu naître et où il réside toujours.



TITRE D'ASCENDANCE MATRILINÉAIRE DE DENISE FLORANT

<i>1^e génération</i>		
SOLDE Jeanne	16 janvier 1654 Montréal, Notre-Dame	BEAUVAIS Jacques Gabriel et Marie Cronière
<i>2^e génération</i>		
BEAUVAIS Barbe	11 juillet 1672 Montréal, Notre-Dame	BRUNET dit BOURBONNET François Antoine et Philippe Ravnet
<i>3^e génération</i>		
BRUNET Barbe	26 novembre 1696 Lachine	BRAULT dit POMAINVILLE Georges Henri et Claude Chevrainville
<i>4^e génération</i>		
BRAULT dit POMAINVILLE Françoise Angélique	30 janvier 1724 Lachine	LEGAULT Pierre-Noël Noël et Marie Bénard
<i>5^e génération</i>		
LEGAULT Marie-Archange-Thérèse	7 février 1757 Lachine, Montréal	GOUGEON Pierre Pierre et Marie-Angélique Langevin
<i>6^e génération</i>		
GOUGEON Madeleine	9 novembre 1778 Montréal, Notre-Dame	LÉCUYER Louis Paul et Marie-Joseph Boudrias
<i>7^e génération</i>		
LÉCUYER Madeleine	28 janvier 1806 St-Martin, Ile Jésus	LÉONARD Nicolas SIMON Paul et Joseph Archambault
<i>8^e génération</i>		
LÉONARD Élisabeth	31 janvier 1831 Mirabel	HOTTE Raymond Louis et Marie-Joseph Chabot
<i>9^e génération</i>		
HOTTE Philomène	19 août 1867 Sainte-Agathe-des-Monts	PLOUFFE Léon Joseph et Julie Page
<i>10^e génération</i>		
PLOUFFE Marie-Louise	10 mai 1899 Mont-Laurier	LATREILLE Dieudonné Jean-Baptiste et Mathilde Aubin
<i>11^e génération</i>		
LATREILLE Cécile	3 mai 1926 Lac-des-Iles	FLORANT Léopold Félix et Dorcina Bélisle
<i>12^e génération</i>		
FLORANT Denise	14 octobre 1950 Mont-Laurier	DUFRESNE François Hormidas et Malvina Guindon

Recherches effectuées par :

Danielle Ouimet

Date : 03-09-2024

Formulaire réalisé par Nicole Meilleur



Chronique de l'historien : La collecte d'entrevues orales

par Yohan Desmarais

L'auteur est détenteur d'un baccalauréat et d'une maîtrise en histoire de l'Université de Montréal. Originaire de la région, il occupe le poste de directeur et d'historien pour la Société d'histoire et de généalogie des Hautes-Laurentides.



Le sujet de la revue était l'occasion idéale de vous parler de l'importance de la collecte d'informations orales pour la recherche sur notre passé. Je ne sais pas si je suis la meilleure personne pour en discuter, la formation en histoire médiévale étant plutôt méfiante envers les sources orales, préférant de loin les sources écrites qui sont figées dans le temps, au contraire de la mémoire humaine, sujette aux aléas du changement. Ma formation en histoire médiévale ne m'aura pas préparé à toute l'importance que peut avoir ce type de source dans la pratique de l'histoire contemporaine, particulièrement dans une jeune région comme la nôtre.

Notre région est jeune. Les plus vieux villages ont un peu plus de 150 ans, la plupart moins que cela. Dans ce contexte, la collecte de données orales prend une importance toute nouvelle, car les personnes qui ont contribué à l'histoire sont encore vivantes ou sont des témoins directs de l'œuvre des bâtisseurs de la région (ils sont, par exemple, les enfants de la première génération de colons). Leur connaissance historique est vaste et pertinente.

Ma formation de médiéviste nous mettait en garde contre les sources orales, une tradition orale vieille de plus de 500 ans étant plus que propice à être déformée par le temps, par le passage de génération en génération, comme c'est le cas dans la tradition européenne. Mais c'est une leçon que nous ne pouvons pas appliquer ici, la mémoire étant toujours fraîche et suffisamment fiable pour être utilisée, profitons-en et sautons sur l'occasion!

De plus, si les sources écrites présentent des avantages indéniables, elles ne parlent pas de tout. Les sources orales peuvent venir pallier aux trous que nous avons dans les sources écrites. On peut ainsi compléter une recherche faite dans les sources écrites avec la transmission orale ou carrément faire sa recherche exclusivement à partir de cette dernière. Comme mentionné précédemment, la mémoire régionale est suffisamment jeune pour qu'on puisse se le permettre.

Mais le temps continue son cours et notre région va prendre de l'âge. Ses bâtisseurs et les témoins directs de sa genèse décéderont éventuellement, sans compter ceux et celles qui le sont déjà. Collecter cette tradition orale alors qu'elle est encore récente peut venir remédier à cette fâcheuse situation. En récoltant les informations maintenant, alors que ces gens sont toujours vivants et aptes à raconter leur histoire, nous pouvons les mettre par écrit et assurer la pérennité de ces mémoires.

La collecte d'informations orales est donc une pratique primordiale à la réalisation de la mission de la SHGHL. Elle permet de faire de la recherche historique jusqu'aux origines de la région grâce à sa jeunesse. Surtout, elle permet de pérenniser la mémoire des personnes vivantes pour la léguer aux générations futures sous forme écrite, ce qui leur permettra, à leur tour, de reconstituer le passé d'où ils sont issus.

Chronique de l'archiviste : Brève histoire de l'accès régional aux médias

par Marc Valois

L'auteur est détenteur de deux diplômes de 1er cycle (majeure en histoire, certificat en archivistique) ainsi que d'une maîtrise en bibliothéconomie et sciences de l'information de l'Université de Montréal. Résident de Notre-Dame-du-Laus, il occupe le poste d'archiviste pour la Société d'histoire et de généalogie des Hautes-Laurentides.



La presse écrite, absente en Nouvelle-France (les presses à imprimer sont interdites), fait son apparition au début du 19^e siècle. Il s'agit de publications dites d'opinion et représentant des groupes d'intérêt particuliers, politique ou religieux dont *La Minerve* (1826-1837, 1842-1899) et *Les Mélanges religieux* (1841). En région, on devra se fier aux moyens de locomotion limités pour que soient acheminés les journaux via le courrier aux relais de poste. La popularité de la presse écrite demeure plutôt restreinte aux élites étant donné le taux d'analphabétisation généralisée de la population.

La presse d'information, plus diversifiée, débutera son ascension au milieu du 19^e siècle et prendra son véritable envol au début du 20^e siècle. La région en profitera d'autant plus avec l'arrivée du chemin de fer et l'acheminement régulier du courrier en toute saison. On voit également apparaître de plus en plus de journaux locaux. La Société d'histoire et de généalogie des Hautes-Laurentides (SHGHL) détient plusieurs de ceux-ci dont la plupart ont été numérisés. Parmi eux *L'Écho de la Lièvre* (1952-1993, 2000-2006), le *Mont-Laurier journal* (1956-1968), le *Journal de Mont-Laurier* (1932) et le *Flambeau* (1940-1942, 1948, 1951-1971).

On assistera à l'avènement de la radio dans les années 1920 et 1930, un média plutôt urbain puisque moins de 10% des foyers des régions rurales possèdent un récepteur à ce moment. Situation qui ne se dénouera qu'avec l'électrification des zones rurales de l'après-guerre... Les contenus radiophoniques comprendront des émissions éducatives et musicales, des nouvelles, de variétés et des radioromans. La fin de la décennie verra l'émergence d'un réseau transcontinental relié par les lignes de chemins de fer, rendant possible une liaison radiophonique. Dans les années 1950, la région de Mont-Laurier aura enfin accès à plusieurs stations de radio locales et externes dont CKLM-AM (inaugurée en 1963 puis affiliée à Radio-Canada en 1965, devenue

en 1995 CFLO-FM), CJBC (Toronto) et CKNC (Sudbury).

Radio-Canada diffuse sa première émission de télévision le 2 juin 1952. En 1957, plus de 800 000 téléviseurs sont vendus à travers le Québec. Dès le début des années 1960, pas moins de 90 % des foyers québécois possèdent un téléviseur! Avant que ne soient installées les antennes de transmission régionales, le câble est utilisé dans les régions pour la télédiffusion par antenne collective. Une antenne réseau est placée en un endroit élevé, captant les signaux éloignés et reliant les foyers via un réseau de câbles coaxiaux.

Avec le développement de la câblodistribution dans les années 1970 apparaît également le phénomène des télévisions communautaires. En région, elles formeront le Regroupement des organismes communautaires en communication du Québec (ROCCQ). La SHGHL détient le fonds *031 La Corporation Lauriermontoise de télévision communautaire*, laquelle a été fondée en 1969. Son mandat : produire des émissions éducatives, culturelles et récréatives dont l'objectif est d'informer la population de la région. En 1987, elle change sa dénomination sociale pour Canal Vidéo-tron Mont-Laurier (CVML). Enfin le 13 mai 1998, elle devient la Corporation de télévision communautaire du comté de Labelle (CTCL). La corporation a été dissoute en 2024.

Le Fonds a été légué à la SHGHL en 1994. Il contenait à l'origine des films 8 mm, Super 8 mm et 35 mm ainsi que des bandes vidéo qui ont tous été transférés en format DVD. Le fonds témoigne des activités éducatives, culturelles, sportives, de loisirs et de divers événements de la région. Par son contenu, il documente également les différents lieux récréotouristiques locaux ainsi que les infrastructures scolaires, municipales, commerciales, sociales et sanitaires de la région. Le fonds comprenait à son origine environ 1 200 vidéo-cassettes.

Des nouvelles de votre Société d'histoire et de généalogie

Bonjour à nos membres et à nos chers lecteurs et lectrices !

Plusieurs activités ont eu lieu depuis la parution du dernier numéro en juin.

D'abord, nous pouvons vous annoncer la tenue de deux nouvelles expositions installées dans la ville de Mont-Laurier. La première est une exposition permanente installée au parc des Canotiers—Gill Tinkler. Cette dernière, composée de 6 panneaux avec textes et photographies d'archives, porte sur la thématique de la rivière du Lièvre. La seconde est la résultante de notre collaboration avec la ville de Mont-Laurier pour installer une nouvelle exposition à chaque année au parc Toussaint-Lachapelle. Cette année la thématique était la culture à Mont-Laurier.

Cet été, nous avons fait profiter du patrimoine des moniales Bénédictines du Précieux-Sang aux jeunes inscrits au camp de jour de Mont-Laurier. Ces derniers ont donc tous eu l'occasion de faire une visite guidée de l'ancien domaine des Bénédictines (maintenant le terrain de l'Hôtel de ville de Mont-Laurier) durant laquelle ils ont pu en apprendre sur le quotidien et les croyances des moniales. En espérant avoir éveillé un intérêt pour l'histoire!

Toujours cet été, nous avons collaboré avec la chaîne Nous.Tv, une chaîne de télévision communautaire qui couvre les Laurentides jusqu'à Lac-des-Écorces, pour une série de tournage sur quatre de nos églises régionales. La diffusion devrait se faire en 2025, surveillez votre boîte courriel, nous enverrons un courriel aux membres lorsque les épisodes seront disponibles!

En octobre dernier, nous avons animé une « clinique mémorielle » à Sainte-Anne-du-Lac. Cette activité consistait à réunir les jeunes de l'école primaire et quelques aînées du village pour que ces dernières transmettent leurs connaissances historiques aux plus jeunes générations, cette fois-ci sur la thématique de l'horticulture et des paysages. Une très belle activité qui démontre, comme cette revue, l'importance de transmettre ces connaissances.

Le mois d'octobre fut l'occasion pour les élèves de niveau secondaire du Québec de participer à l'activité *J'aime les mots* à laquelle nous avons encore collaboré cette année. Pour rappel, l'activité consiste à fournir des images d'archives pour que les jeunes en fasse des *mêmes*. Deux des images que nous avons fournies cette année ont été particulièrement utilisées par les jeunes de partout au Québec!

En novembre dernier nous avons accueilli Sylvie Constantin et Sylvain Généreux à Mont-Laurier pour la tenue d'une conférence. Fondateurs des Gardiens du patrimoine archéologique des Hautes-Laurentides, un organisme basé à Nominingue, ils sont venus nous parler des fouilles archéologiques en cours au lac Nominingue qu'ils réalisent en collaboration avec le département d'archéologie de l'université Laval. Ce fut également l'occasion de nous partager leur expérience de l'expédition de canot qu'ils ont faite en mai 2023, une expédition partant de Nominingue pour se rendre à Oka en retraçant les mouvements anichinaabés d'antan via nos rivières et plans d'eau laurentiens.

En espérant que la revue vous a plu. À la prochaine édition!

Encourageons nos publicitaires!



MÉCANIQUE 360

Martin Gauthier et Valérie Bondu
montlaurier@mmecanique360.com

1321 boul. Paquette
Mont-Laurier (Québec) J9L 1M8
Tél. : 819 623-2929

mmecanique360.com



Lorsque le deuil se veut distance, soyons celui qui sait comprendre. Offrons un coeur compatissant.

www.coopfbrunet.com

PRÉSENT À CHAQUE INSTANT



COOPÉRATIVE FUNÉRAIRE BRUNET

Ferme-Neuve • Mont-Laurier • Maniwaki • Rivière-Rouge



**N. Cloutier, P. Sigouin
P. Pelletier**
Pharmaciens-propriétaires

321, boul. A.-Paquette
Mont-Laurier (QC)
J9L 1K4
T 819 623-3311
F 819 623-1211

Lun. à vend.
8h30 à 20h
Samedi
8h30 à 17h
Dimanche
Fermé

membre affilié à
Proxim



DISTRIBUTION SBC

1950, boul. A.-Paquette
Mont-Laurier (Québec)
J9L 3G5

TÉL. : 819-623-9050
TÉL. et FAX : 819-623-5556
info@distributionsbc.com

Électricité | Luminaires | Sécurité | Vêtements | Bottes

**Marie-Hélène
Gaudreau**

députée de
Laurentides-Labelle



819 440-3091
mh.gaudreau@parl.gc.ca



Barrure Orel

Aurèle Ouellette

Concepteur
aurelle911@gmail.com

1-819-951-3458



Auto Parts Plus
Pièces d'auto Léon Grenier inc. Mont-Laurier

Sébastien Côté, copropriétaire
scote@groupeleon.com

1260, boul. A.-Paquette, Mont-Laurier (Qc) J9L 1M7
Tél. : 819.623.3740 Téléc. : 819.623.3113



Une exposition permanente dédiée aux Bénédictines de Mont-Laurier



Afin de rendre hommage à la mémoire et à l'œuvre des Moniales Bénédictines, la Ville de Mont-Laurier a créé un espace muséal leur étant dédié. Intitulée « À LA RECHERCHE DE DIEU », cette exposition permanente est située dans l'ancien monastère des Moniales, qui loge aujourd'hui l'hôtel de ville de Mont-Laurier. L'exposition, qui compte plusieurs objets ayant servi au quotidien des Moniales, retrace l'histoire de cette communauté qui a occupé une place spéciale dans la vie du diocèse et de sa population.



LIEU : Hôtel de ville de Mont-Laurier, 300, boul. Albiny-Paquette, Mont-Laurier, J9L 1J9.

Accès via le bureau d'information touristique.

HEURES D'OUVERTURE :

Durant la saison estivale : tous les jours, de 9h à 17h
 De septembre à mai : du mardi au samedi, de 9h à 16h
 (fermé les jours fériés et entre le 25 et le 31 décembre).

Crédit photos : Nicolas Aubry, Zoom Multimédia.